

Joan Stavo-Debauge – Qu'est-ce que l'hospitalité ? Recevoir l'étranger à la communauté

Milena Doytcheva

Émulations – Revue de sciences sociales
2019, Comptes rendus critiques, En ligne.

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/crdoytcheva>

Pour citer cet article

Milena Doytcheva, « Joan Stavo-Debauge – Qu'est-ce que l'hospitalité ? Recevoir l'étranger à la communauté », *Émulations*, en ligne. Mise en ligne le 24 août 2019.
DOI : 10.14428/emulations.cr.071

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Joan Stavo-Debauge – *Qu'est-ce que l'hospitalité ? Recevoir l'étranger à la communauté*

Milena Doytcheva¹

Recensé : Joan Stavo-Debauge, *Qu'est-ce que l'hospitalité ? Recevoir l'étranger à la communauté*, Montréal, Éditions Liber, 2017, 315 p.

Voici une étude très complète et bienvenue de l'hospitalité, notion qui connaît aujourd'hui, au carrefour des sciences humaines et sociales, du militantisme et de la vie politique, une actualité riche et souvent polémique. Droit ou devoir, principe normatif ou concept sociologique ? C'est dans une démarche résolument transdisciplinaire que Joan Stavo-Debauge construit son objet d'étude qu'il choisit néanmoins d'inscrire de manière privilégiée à l'intérieur du raisonnement sociologique. Dépassant cet ancrage disciplinaire, l'auteur s'appuie sur un corpus particulièrement riche qui réunit des textes classiques de la sociologie, des études empiriques contemporaines, mais aussi une philosophie de l'hospitalité, principalement en langue française. Son idée de départ est que l'« étrangéité », selon le terme qu'il propose d'installer – comprenons la qualité propre de l'étranger – souffre de longue date d'un impensé dans la tradition sociologique, impensé qui empêche de correctement appréhender aussi bien les phénomènes d'appartenance que d'hospitalité. C'est cet impensé que l'ouvrage propose de combler en développant une « grammaire de l'hospitalité », dans ses dimensions sociales, éthiques, morales et politiques, que la figure de l'étranger met en tension avec la communauté.

Pour éclairer la tension constitutive entre hospitalité et appartenance, l'auteur propose de développer dans un premier temps « une sociologie réaliste de l'étranger » (p. 15 ; chapitres 1, 2 et 3) afin de dégager, dans un deuxième mouvement, différentes conceptions de l'hospitalité, ainsi que l'opportunité d'en développer une « grammaire » (chapitres 4, 5 et 6). Trois principaux « modèles de l'hospitalité » sont mis en valeur : le modèle de la visitation derridienne, le modèle de la traduction de Marc Crépon et enfin celui d'une « hospitalité paradoxale », en référence aux travaux de Isaac Joseph – que conforte l'auteur – et qui s'éprouve en particulier dans l'espace urbain.

L'ouvrage commence par le constat d'une lacune importante dans les manières de penser l'« étrangéité », à savoir la qualité propre de l'étranger, celui qui vient, qui

¹ Institut Convergences Migrations (UMR 7192, Collège de France-CNRS), Université de Lille, France.

n'appartient pas, qu'il faut accueillir, l'« étranger sans guillemets », l'« étranger véritable » (p. 26). Cela va de pair avec une tendance, désormais établie, aussi bien en philosophie qu'en sciences sociales, à la « désubstantialisation des communautés », révisant à la baisse « le statut ontologique de ces entités sociales » (p. 17). Explicitement intitulé « Refaire droit à l'étranger et à la communauté », le premier chapitre précise les contours de cette absence, dresse le constat d'un manque, puis esquisse quelques issues prometteuses, pour en vérité aussitôt les balayer. Il en va ainsi du renversement de perspective opéré par Franck Fischbach (1995, cité par Stavo-Debauge : 20) ; de l'analyse différentielle des figures de l'étranger par Pierre Macherey (p. 50), distinguant notamment l'*outsider* du *stranger*, le premier référant à l'étranger de Simmel, le second à celui de Schütz. Afin d'asseoir sa propre approche, Stavo-Debauge revisite ces deux grands classiques de la littérature sociologique.

Le chapitre 2 revient ainsi longuement sur l'étranger de Simmel, dont l'étude canonique est replacée dans l'ensemble de l'œuvre simmelienne. Rapidement, prend forme une figure moins attendue de celui qui préfère s'en aller plutôt que de donner de la voix ou de protester. Ce qui semble premier dans l'analyse simmelienne, nous dit l'auteur, est la capacité de l'étranger à se mouvoir, capacité que réalise la promesse de liberté. Plutôt qu'une reconnaissance, ce sont les bienfaits d'une « moindre appartenance » (p. 64) que celui-ci s'en va quérir, ce qui semble irrémédiablement l'éloigner de la figure de l'*outsider* évoquée par P. Macherey. L'« incomplétude de l'appartenance » (p. 68) lui offre un espace pour aspirer à d'autres biens, tel celui de la mobilité, qui ouvre à l'expérience de la liberté. Figure exemplaire de liberté, l'étranger simmelien est pourtant contraint par une liberté personnelle amoindrie, « condamnée à l'appauvrissement » en raison d'un déni d'« individualité » (p. 74). Car, en effet, dans la pensée simmelienne, la valorisation de la mobilité entre en tension avec un autre thème de prédilection, également marqueur de modernité, qui est celui de l'individualité². Aux yeux de ses vis-à-vis, l'étranger paraît interchangeable avec autrui, assigné immédiatement qu'il est dans la perception sociale à une typicité (d'origine, culture ou position sociale) – un faciès sans visage, nous dit l'auteur, qui occulte le propre de sa personnalité. Or, « [l]a positivité de la liberté n'est correctement éprouvée par l'étranger que lorsqu'il est reconnu comme n'étant pas interchangeable avec autrui » (p. 78). C'est pourquoi, en conséquence, il « doit soutenir à ses vis-à-vis la preuve de sa non-interchangeabilité » (p. 80). Contre la mobilisation, il choisit pourtant la mobilité : « [il] ne recherche pas les bienfaits de la première [l'hospitalité] et semble pouvoir s'en passer, comme si l'hostilité le vivifiait, et il ne guigne nullement la seconde [l'appartenance], à trop pressentir les exigences de cette relation, il n'en voit pas les promesses » (p. 83).

² Voir notamment son approche de la socialisation et sa théorie des systèmes de relations de vie et des cercles de relations sociales multiples (Simmel, 1991).

Ce « romantisme de la mobilité », estime Stavo-Debauge, pousse Simmel à « esquiver » le problème de l'hospitalité (même si, comme on le découvrira dans la partie conclusive, il est considéré comme étant à l'origine de l'un de ses modèles). C'est donc à l'étude d'un autre grand classique de la littérature sociologique que se consacre le chapitre 3, en l'espèce de « The stranger » de Schütz (1944). Mais pour aussitôt voir poindre, là aussi, une forme de déception. C'est que, nous dit Stavo-Debauge, Schütz a fait de son étranger « un être pleinement et d'emblée capable » de prendre part à la communauté (p. 93), « émoussant du même coup l'aiguillon de l'étrangeté » (Waldenfels, 2009, cité par Stavo-Debauge : 93). Replaçant de manière similaire cette « pâle figure » d'étranger dans une analyse extensive de l'œuvre schützienne (y compris dans ses prolongements ethnométhodologiques), le lecteur comprend en effet que ce dernier est lesté d'« un bagage culturel (trop) léger » ; cependant qu'une essentielle *intersubjectivité*, supposée toujours déjà donnée, lui est pleinement reconnue en vue des ajustements auxquels il doit procéder pour faire advenir un *monde commun*. De ce point de vue, l'étranger n'est guère différent du candidat à un « club fermé », du « futur marié cherchant à se faire accepter », du « fils de paysans qui entre au lycée » ou du « citadin qui s'installe à la campagne » (Schütz, cité par Stavo-Debauge : 94). Teintée d'assimilationnisme, cette vision qui est critiquée par l'auteur, ainsi que par des contemporains de Schütz, prend une dimension biographique : c'est que l'étranger est fatigué de « faire enquête » pour maintenir un monde commun, de « supporter le poids de calculs hasardeux en se mettant en danger, en s'exposant à faute » (p. 110-111) ; suspendre tout calcul interprétatif, effacer le jugement et l'émotion de circonspection qui l'accompagne, l'inquiétude des conséquences, etc., tels sont pour lui les bienfaits de la prévisibilité sans ambiguïté requise par l'intégration. L'auteur nous met en garde : il s'agit là d'une modalité très pauvre de l'appartenance, celle de l'acceptation, qui ignore les dimensions affective et normative au profit d'une conformité pratique aux attentes des membres du *in-group*, qui ne sont hélas « pas mélioristes pour un sou » (p. 120). « Mais de repos l'étranger n'aura pas. Même après son “processus d'adaptation”, il n'aura jamais fini avec les efforts, la conformation de l'expérience et les modalités de son accomplissement » (p. 127) – telle est la conclusion pessimiste que tire Stavo-Debauge de la radicalisation de la pensée de Schütz par l'ethnométhodologie et l'insistance de Garfinkel (1967) sur la performativité réitérative et routinière des rôles sociaux.

Au terme de cette enquête, par certains aspects déçue de la manière dont l'« étrangeté » est traitée par les sciences sociales, l'auteur s'attache à éclairer le deuxième pôle problématique de son raisonnement, à savoir celui de l'hospitalité. Cela se fait dans les chapitres 4 et 5 par l'étude d'un corpus davantage philosophique, constitué principalement par les textes de Derrida et de Crépon que Stavo-Debauge nous invite à considérer en tant que « terrain » (p. 133). L'hospitalité est ici bien nommée et pensée, mais « en s'autoris[ant] du travail de Derrida, contre lui » (p. 207), l'auteur nous montre en quoi, plutôt qu'une seule et unique notion d'hospitalité, comme rendue

à sa pureté absolue, il convient de la composer en modèles. Il en veut pour preuve les tensions et contradictions multiples qui traversent la pensée de ces auteurs. Pour Derrida, l'hospitalité ne répond pas à une règle, elle s'inscrit davantage dans le registre d'une poétique qui est celle de l'« événement sans grammaire préalable » (Derrida, 1999, cité par Stavo-Debaugé : 134), au fondement de son principe de « l'hospitalité inconditionnelle ». Celle-ci y est éthique, avant d'être politique, empruntant les chemins d'un don sans échange. La Loi de l'hospitalité mise en valeur par Derrida, et d'une manière différente par Crépon, tente d'extraire en effet le don du cercle économique de l'échange. Selon Crépon, l'inhospitalité envers le nouveau venu tient avant tout à son inscription « dans un ordre [...] de l'échange limité » (p.143). « Rencontre », « événement », « expérience », tel est le réseau sémantique et conceptuel de l'hospitalité, qui se fait mystique et « visitation » chez Derrida, traduction chez Crépon, à savoir « donner la parole au nouveau venu et être atteint par son récit » (p.162). Comme le montre Stavo-Debaugé, « [a]ux limites de la tradition phénoménologique, en donnant au choc un tour hyperbolique, Levinas est le premier à avoir pensé "l'expérience de l'altérité en termes [...] d'hétéro-affection traumatique" » (p.176).

Cependant, que faire dans ces conditions du nouvel arrivant qui n'apporte « rien », « ne produit nul événement » : « si Derrida ouvre l'hospitalité à la possibilité du pire, il ne l'ouvre pas à celle du rien » (p.152). La Loi de l'hospitalité, en théorie inconditionnelle, fait entrevoir des attentes, qui auront vite fait de se transformer en conditions, à commencer par la capacité du nouvel arrivant « à (se) faire événement ». De même, alors que la métaphore du « choc », voire l'idée du traumatisme, sont magnifiées, la possible improductivité d'une telle violence est occultée³. De ces tensions et contradictions, l'auteur tire la nécessité d'une autre approche qui admet au contraire la « grammaticalisation » possible, voire nécessaire, de l'hospitalité. Cette grammaire, « suffisamment complexe », est l'enveloppe en réalité d'une variété de « modèles de l'hospitalité » (p. 218). L'hospitalité, plus que d'autres gestes, est en effet soumise à une « loi de pervertibilité » constante, qui la teinte de vraies équivoques et d'incessibles ambivalences. Afin de faire droit à sa préoccupation centrale, à savoir une juste considération de l'étrangeté, plutôt qu'une notion absolue, l'hospitalité réclame en conséquence un travail de « délicate composition » entre des gestes dont les excès doivent être sans cesse contrebalancés. Ainsi s'énonce la thèse de l'auteur qui, pour

³ Afin de rendre compte de ce manque, Stavo-Debaugé propose de manière astucieuse de figurer le sens de la rencontre par la notion d'*encaissement* – reprise y compris de façon incidente dans le visuel de couverture. Le double sens d'« encaisser » – encaisser un coup « sans broncher » ou « mettre en caisse », c'est-à-dire « porter en avoir », valoriser – permet de restituer à la fois « la double valence du don » (p. 168 et sq.), qui n'est pas échange, et les tensions qui traversent l'hospitalité. La notion d'encaissement permet également à l'auteur de souligner la dimension spatiale de l'hospitalité qui revient notamment avec force dans son troisième modèle de l'« hospitalité paradoxale ».

l'illustrer, a recours à deux verbes d'action – *oublier* et *effacer* – dont la modulation et la multiplicité des formes grammaticales (passive, réflexive, négative) permettent d'ébaucher une telle trame grammaticale, toute en désinences ; référant son geste à la « grammaire des grandeurs » de Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991), le lecteur pense aussi à la très honnethienne « grammaire morale des conflits sociaux » (Honneth, 2000 [1992]).

Brièvement illustrée à partir d'un cas limité de l'(in)hospitalité que constituent les politiques françaises d'intégration, et avant d'assimilation, cette logique grammaticale conduit l'auteur à dégager un troisième modèle d'hospitalité, qui est celui qui semble résonner au plus fort avec sa démarche, fondé sur l'« indifférence civile » des grandes métropoles globales. Après le modèle de la « visitation » chez Derrida et celui de la traduction chez Crépon, le modèle de l'« hospitalité paradoxale », adossé aux travaux d'Isaac Joseph, est le seul qui nous vient des sciences sociales, même si Joseph met en valeur « le droit de visite » de Kant (1991 [1789]). On en trouve les prémisses chez Simmel, fructifiées par l'École de Chicago, dont Joseph est un des continuateurs inspirés et des plus fidèles interprètes.

Tout en subtilité et nuances, le modèle ne tient, l'auteur en convient, que pour les communautés circonstancielles et fortuites que réunissent ponctuellement les espaces publics urbains – saisis ici, à l'opposé de la tradition délibérative habermassienne, dans leur dimension éphémère, écologique et physique, du « croisement » et de la « coprésence ». La « proximité distante » de la grande ville joint le « droit de regard » au « droit de visite », dans une dramaturgie urbaine où règne « l'expérience du simple rassemblement sans motif partagé » (Joseph, 2007, cité par Stavo-Debauge : 254). En deçà du « dialogue en face-à-face », la grande ville, qui est d'ailleurs celle qui réalise la promesse de mobilité chère à Simmel, offre au nouveau venu un accueil confortable, en la forme d'un espace « encore ouvert à l'intrus qui cherche sa place sans vouloir déjà être celui qu'on attend ». Cette modalité de l'hospitalité « va sans paroles échangées et advient sans effusion » ; « elle n'est ni main tendue, ni bras ouverts », mais une « harmonique » de « réserve », d'ailleurs pas complètement dénuée d'« aversion voilée » (p. 253). Elle est pourtant véhicule d'une puissance hospitalière, celle de l'« indifférence civile » ou de la « courtoisie visuelle⁴ », que porte le vivre-ensemble subtil et circonstanciel de la déambulation citadine.

Avec cette perspective sur l'hospitalité offerte par les études de la ville, l'auteur clôt le tableau et l'effort pour modéliser ou modaliser celle-ci. En s'autorisant de Derrida contre lui, Stavo-Debauge a montré en quoi une vision absolue ou pure de l'hospitalité n'est pas tenable, d'un point de vue descriptif (phénoménologique ou sociologique) comme normatif. C'est donc une approche pragmatique, qui n'est pas nécessairement thématifiée comme telle, qu'il nous invite *in fine* à adopter, acquiesçant le fait que

⁴ Sur le thème du « primat de l'œil » dans la constitution sensorielle, lui aussi d'origine simmélienne, voir Breviglieri et Stavo-Debauge (2007).

chaque modèle recèle sa face cachée, sa part d'ombre et d'inhospitalités. C'est aussi un appel puissant à la nécessité de « revenir à la communauté », d'« en (re)faire une catégorie primordiale » (p. 28) qui, au même titre que l'étrangéité, est aux prémices d'une pensée plus ample et « spacieuse » de l'hospitalité : au-delà de la « visitation », du « croisement » et de la « coprésence », ou encore de la « participation⁵ » – dont les contours pour le coup ne sont pas sans rappeler ceux d'une théorie de la reconnaissance.

C'est donc sous cette double marque – d'une pensée de la communauté et d'un geste pragmatique – que Stavo-Debaugé esquisse son propre modèle d'hospitalité, celui de la « coappartenance », du « commun renouvelé », susceptible d'accueillir l'étranger, « tout en contenant les prétentions respectives ». Cela appelle à transformer les épreuves de l'appartenance afin de les rendre plus hospitalières, « en faisant droit à la variété des biens qui importent à chacun de ses membres » (p. 290).

Délibérément conceptuelle et analytique, l'approche fait aussi le choix d'une moindre exposition aux recherches empiriques qui ont étayé cette enquête au départ – engagée dans le cadre d'une thèse, prolongée et enrichie depuis. Celles-ci apparaissent telles des vignettes au fil de discussions théoriques très serrées, mais il est vrai toutefois que les résultats en ont été en grande partie publiés par ailleurs. L'ensemble est donc très complet, présentant une somme considérable de travaux, qui en fait un incontournable pour quiconque aimerait s'attaquer au sujet de l'hospitalité à l'aune des sciences humaines et sociales. Le caractère monographique des chapitres (consacrés chacun à l'étude d'un auteur) peut donner par moments au lecteur le sentiment d'un raisonnement circulaire ou de redite, toutefois très largement compensé par la lecture de très belles pages à découvrir.

Bibliographie

BOLTANSKI L., THÉVENOT L. (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

BREVIGLIERI M., STAVO-DEBAUGE J. (2007), « L'hypertrophie de l'œil. Pour une anthropologie du “passant singulier qui s'aventure à découvert” », in D. CÉFAÏ, C. SATURNO (dir.), *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*, Paris, Economica, p. 79-98.

DERRIDA J. (1999), *Manifeste pour l'hospitalité*, Grigny, Paroles d'aube.

FISCHBACH F. (1995), « L'Autre et l'étranger », *Philosophie politique*, n° 3.

⁵ Reposant sur une présomption « capacitaire », la participation n'est pas sans rappeler, la clôture de l'appartenance, traditionnellement associée, que ce soit dans des termes territoriaux ou identitaires, à la citoyenneté dite classique ou nationale (p. 293 et sq.).

- GARFINKEL H. (1967), *Studies in ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- HONNETH A. (2000 [1992]), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf (« Passages »).
- KANT E. (1991 [1789]), *Vers la paix perpétuelle*, Paris, Flammarion.
- SCHÜTZ A. (1944), « The stranger: An essay in social psychology », *American journal of Sociology*, vol. 49, n° 6, p. 499-507.
- SIMMEL G. (1991), *Sociologie et Epistémologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- WALDENFELS B. (2009), *Topographie de l'étranger. Études pour une phénoménologie de l'étranger*, Paris, Van Dieren.